

## Cérémonie du 22/07/18

### TEMOIGNAGE DE JOSEPH WEISSMAN, RESCAPE DE LA RAFLE DU VELD'HIV

« J'avais 11 ans. J'étais en train de jouer près du 54, rue des Abbesses, où nous habitons. Une camarade m'a dit : "Tu devrais rentrer, pour les Juifs ce n'est pas bon aujourd'hui." Il était midi, je suis remonté chez moi, au quatrième étage. Ils ont frappé à la porte à midi et demi. Un agent en uniforme, qui avait des yeux de poisson mort, un autre en civil. Ils ont immédiatement fermé notre fenêtre en expliquant qu'il y avait déjà eu des suicides le matin et qu'ils n'en voulaient plus. Ils nous ont laissé vingt minutes pour préparer nos affaires, quelques vêtements, un peu de nourriture. Il n'y a pas eu de violence. Ils nous ont emmenés tous les cinq, à pied d'abord, et je me souviens très bien m'être dit, au premier carrefour, que je pouvais m'échapper, courir, qu'ils ne me rattraperaient jamais. Mais, bien sûr, je n'ai pas quitté mes parents et mes sœurs. C'était une journée d'été très chaude. Dans l'autobus pour le Vel'd'Hiv', un énorme orage a éclaté. Une dame a dit : "Dieu pleure sur le sort des Juifs."

(...)

Le Vel'd'Hiv' puait de milliers de jets de pisse, de milliers de transpirations réunies. Les nôtres, celles des femmes enceintes, des vieillards, des malades, des bébés. J'ai également le souvenir d'un vacarme assourdissant, jour et nuit, qui me poursuit encore. Nous étions assis, la tête tombant sur une épaule. Personne ne dormait. Les haut-parleurs diffusaient sans cesse des annonces nasillardes. Maman m'avait demandé d'essayer de retrouver ses frères dans la foule. Je me suis dit que j'allais me perdre, ne plus jamais la revoir, mais, obéissant, je suis parti : trois heures pour faire le tour du vélodrome. Sans succès. Mes deux oncles n'avaient pas été arrêtés.

(...)

Le départ du Vel d'hiv. Une pagaille épouvantable. Des milliers de personnes qui doivent de nouveau monter dans des autobus. Et sur les quais de la gare d'Austerlitz, les Feldwebel, les gendarmes allemands, avec leur plaque sur la poitrine et leurs chiens, alignés tous les 5 mètres le long de convois. Nous avons été entassés dans des wagons dès 10 heures du matin, mais le train n'a pas démarré avant midi, et nous ne sommes arrivés qu'à 18 heures à Pithiviers ou à Beaune-la-Rolande, les deux camps qui avaient été aménagés. Huit heures pour parcourir 100 kilomètres ! Il faisait 40 °C, nous n'avions ni eau ni toilettes. Juste une petite lucarne en haut à droite dans le wagon. De temps en temps, un père essayait de porter son enfant à bout de bras pour qu'il puisse respirer.

(...)

Le jour le plus terrible à Beaune la Rolande : La déportation au début du mois d'août. Tout a commencé à 5 heures du matin par des fouilles au corps perpétrées de façon dégueulasse : des femmes à qui l'on arrachait les boucles d'oreilles, qui étaient projetées par terre et tabassées à coups de pied quand on trouvait de l'argent sur elles. Les Juifs qu'on emmenait vers la mort ne devaient rien emporter. Je tremblais comme une feuille en attendant le tour de ma mère, que je tenais par la main.

(...)

Et ensuite...Nous avons été parqués, tassés, en plein soleil, sur l'esplanade du camp. Nous avons attendu pendant une douzaine d'heures pour monter dans des camions. Vers 18 heures, des officiers allemands sont arrivés. Ils ont dû décider qu'il y avait trop d'enfants, car ils en ont choisi au hasard plusieurs centaines pour rester au camp tandis que leurs familles partaient vers Drancy puis Auschwitz. J'ai été choisi pour rester. Pourquoi moi plutôt que mes sœurs ? Ils sont partis et nous avons été séparés définitivement. Que nous ayons eu 5 ans, 8 ans, 11 ans, nous, enfants, n'avions qu'une idée effroyable : mourir. Nous pleurions, hurlions, tels des loques humaines. »